

Le temps de la littérature

Dans un petit essai récemment paru sous le titre *Le deuil de la littérature*, l'auteur, Baptiste Dericquebourg¹, commence par une critique de l'enseignement universitaire – amusante, mais facile – suivie par celle, plus hardie, du Parnasse increvable » (doctrine de l'art pour l'art), combinée avec celle, plus convenue, du système étatique de la culture. Survient alors la proposition qui fait l'originalité du livre : « contre le mur des mots que neutralisent les communicants, les marqueteurs, les commerciaux, les élus », la littérature a perdu son pouvoir émancipateur, dès lors un enseignement populaire de la « rhétorique

1. Éditions Allia, septembre 2020, 112 p., 7 €.

générale » doit être mis en place dans le but de donner la parole au peuple – en vue du référendum d'initiative citoyenne, le RIC (p. 92). Il faudrait, en somme, éduquer le peuple afin que celui-ci ait le désir et les moyens d'agir. Hélas, l'histoire moderne est riche de promesses non tenues au sujet de l'alliance entre les forces du peuple et celles de l'esprit.

Qu'est-ce que la culture ? Baptiste Dericquebourg déplore avec raison le fait que l'origine de la culture populaire ne soit plus dans le peuple. Ajoutons que la question se pose tout autant à l'égard de la culture de l'élite. En quelque sorte, il n'y a plus ni peuple ni élite capables ou autorisés à s'exprimer à travers une culture propre. De cette carence générale, il serait imprudent de vouloir sortir par la seule voie du peuple. D'ailleurs, quand il écrit que « face [aux étudiants] en attente de déclassement social, les universitaires bavardent et dispensent un enseignement qui se résume, au mieux, à *faire l'intelligent à propos des objets culturels* » (p. 16), on imagine que c'est ce que l'auteur s'efforce lui-même de faire chaque jour dans sa classe de prépa littéraire. Et tout porte à croire qu'il s'en sort plutôt bien et que ses étudiants *l'écoutent intelligemment*.

Il est vrai que la relation de maître à élève a perdu son statut d'évidence. Or l'évidence, seule, justifie l'autorité. Observons, à ce sujet, que les sociétés cultivées sont organiques. Leur culture repose sur l'histoire, qui permet au peuple d'assimiler certains savoirs de l'élite et à l'élite de raffiner certains savoir-faire populaires. (Prétendre procéder autrement relèverait de l'aveuglement ou de la malveillance.) Le fluide qui permet à la culture de circuler d'un milieu à l'autre, c'est la tradition, éventuellement fondée sur la transcendance, laquelle est à même de justifier le caractère désintéressé de la culture. Redonner sa place à la culture dans le cœur des hommes, c'est leur permettre de jouir à nouveau du temps. De ce temps, que l'on peut choisir librement de sacrifier, surgit le bien commun dont resurgissent à leur tour l'idée et la nécessité de culture. En somme, de la culture naît le besoin de culture.

Entendons-nous bien : la culture relève plus de l'effort que de l'astuce linguistique. Certes, Baptiste Dericquebourg affirme que sa rhétorique générale diffère à la fois des « ateliers d'écriture » et des facultés universitaires *infocom*. Mais il ne dit pas clairement en quoi, sinon qu'à travers elle la culture pourra retrouver sa pertinence.

Deux voies nous semblent possibles : d'une part, celle de l'orgueil, qui considère que de la délibération dans le présent procédera un plus bel avenir ; d'autre part, celle de la modestie, qui consiste à se placer sous l'autorité de l'histoire et de la transcendance. Or l'auteur souligne lui-même combien l'orgueil définit le fonctionnement de l'université à l'heure actuelle : « Bourdieu flattait notre narcissisme tout en fondant en sociologie notre prétention à la sinécure » (p. 53). Ainsi

le « cultivé » (opposé au « divertissant ») est-il l'idéaltype du système à la croisée du Parnasse increvable et de l'aliénation politique caractérisé par un conformisme extrême, par un sentiment de supériorité morale et politique appuyé sur ses diplômes, au point de se croire capable de déterminer seul démocratiquement l'intérêt général » (p. 72). La notion d'intérêt général occupe l'esprit de Baptiste Dericquebourg. Elle est à la fois l'origine et la fin de tout. Mais qu'en est-il du bien commun ? Tout un chacun, pour dépasser les intérêts particuliers et stériles (qui dérivent effectivement souvent du conformisme), devrait se donner pour ambition de discerner par lui-même ce qu'est, non pas l'intérêt général, mais le bien commun. Et la culture, qui encourage la liberté, est censée donner les moyens de cette ambition. Sur de telles prémisses, le débat public devrait pouvoir être organisé selon les règles du moment, de manière représentative ou directe, ou autre. L'auteur, quant à lui, réduit l'éventail en établissant une corrélation entre la culture-rhétorique et la démocratie directe.

Tout est question, non seulement de temps, mais aussi de lieu. Si Baptiste Dericquebourg souhaite que l'université cesse de produire de vaines paraphrases, on ne peut que l'approuver. En revanche, si son objectif est d'en faire un lieu de création, on émet quelque doute. En dehors de certains cas d'exception, la mission de l'université n'est-elle pas d'enseigner les principes du jugement de valeur ? Quant à la création, à chaque étudiant de décider s'il passe la nuit à danser ou à écrire des vers (ou les deux et comment). Si la critique universitaire a sombré dans l'impuissance, le rôle de l'université reste de produire de la critique et ainsi d'élucider la marche de l'esprit. De la confusion entre la création et la critique ne procède pas le relèvement du niveau. D'ailleurs, le caractère tautologique du phénomène est judicieusement décrit par l'auteur « Robbe-Grillet, dans les années 1950, est peut-être l'un des premiers à concevoir ses œuvres en fonction de leurs potentielles utilisations universitaires » (p. 49). Le problème, c'est donc l'imposture.

Voici quelques lignes poignantes. J'ai voulu écrire essentiellement pour ce jeune lettré accablé par le spectacle des études en lettres et en philosophie de nos jours, afin de lui apporter les moyens de faire le deuil de la littérature, et par-delà, de la culture » (p. 15). On ne peut rester insensible à la souffrance d'un homme qui se propose d'enterrer son grand amour, même s'il s'efforce de transformer son deuil en projet d'avenir. Du reste, son angoisse est partagée par tous les parents qui ont des enfants en âge d'entrer à leur tour dans l'enseignement supérieur. Disons-le contre la tristesse et l'angoisse, il y a l'espoir de la vie après la mort. Est-ce pompeux ou disproportionné ? Ce ne l'est pas. Observons que Baptiste Dericquebourg raille (aimablement) Baudelaire parce que ce dernier nourrissait l'illusion de connaître la renommée posthume.

Or il devrait bien s'agir d'élargir le champ de vision au-delà du présent, effort dont l'homme est de moins en moins capable. Les artistes, plus sensibles que les autres, sont particulièrement aptes à voir à travers le temps, ils sentent la postérité de leur œuvre comme un membre de leur propre corps. Mais qui est le Baudelaire dont on pourra se souvenir dans trente ans ? Derrière cette question, une autre pourquoi la bourgeoisie des années 1900 a-t-elle finalement reconnu le poète maudit, et pourquoi pouvons-nous craindre que celle de l'an 2050, s'il arrive qu'elle ait un défunt poète à se mettre sous la dent, ne le reconnaisse pas ? C'est le déclin général de la culture, inscrit dans l'histoire moderne, tandis que Baudelaire puisait sa force dans la survivance des temps anciens, de même que ses lecteurs au tournant du siècle y puisaient les dernières lueurs du discernement. Nous sommes, quant à nous, piégés dans le présent, sans histoire. Si l'on veut restaurer la culture (et la vie publique), il faut sortir du millénarisme sécularisé, c'est-à-dire témoigner au temps le respect qui lui est dû. À cet égard, on peut lire le *Deuil de la littérature* comme un itinéraire à la fois parallèle et déroutant.